

secours des plus pauvres par la réalisation de mes principes. »

Encore une fois déçu dans ses espérances, il voyait sa vie et ses forces consumées en vain et son œuvre de prédilection perdue pour jamais, lorsque la Providence le sauva pour le bonheur de l'humanité, en lui envoyant un collaborateur digne de lui, un homme comme il ne croyait pas qu'il s'en trouvât un seul au monde. C'était Hermann Krusi.

## CHAPITRE X

### **Krusi, premier collaborateur de Pestalozzi.**

Coup d'œil sur Appenzell extérieur et ses habitants. Comment le messager Krusi devint maître d'école. La Suisse orientale ruinée par la guerre. Krusi conduit à Berthoud vingt-huit enfants pauvres. Fischer emploie Krusi pour une école normale au château de Berthoud. Mort de Fischer. Krusi s'associe avec Pestalozzi.

Le village de Gais, où naquit Hermann Krusi en 1775, est situé dans une des hautes vallées du canton d'Appenzell. (Rhodes extérieures.) Cette contrée est l'une des plus remarquables de la Suisse, moins encore par ses beaux sites, que par les mœurs, l'industrie, le caractère et l'esprit naturel de ses habitants. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués à divers titres, et elle a fourni à Pestalozzi plusieurs excellents collaborateurs.

Ce pays, montueux et très accidenté, présente peu de terres arables, des bois dans les ravins et sur les hauteurs, partout ailleurs d'excellentes prairies, bien fumées et arrosées, et toujours d'un vert brillant quand la neige ne les recouvre pas. Les arbres fruitiers, très nombreux, mais généralement de petite taille, appartiennent surtout aux espèces qui peuvent supporter un climat rude.

Si le laitage, les fruits secs et le cidre y sont les

principaux produits agricoles, ils ne suffiraient ni à occuper ni à nourrir la population. C'est l'industrie qui, dès longtemps associée aux soins que réclament le sol et les troupeaux, est venue répandre dans ces contrées l'aisance et la prospérité. On y fabrique des broderies, diverses étoffes, des mousselines surtout, et presque chaque maison réunit l'étable et l'atelier.

Le père de Krusi, pauvre petit marchand de Gaïs, avait besoin du travail de son fils ; il ne pouvait pas le laisser fréquenter l'école bien longtemps. D'ailleurs à cette époque l'école de Gaïs, comme la plupart des autres écoles était une bien petite ressource. Les enfants qui y étaient entassés, appelés à tour de rôle à faire leur leçon, et le reste du temps inactifs, n'y apprenaient que les éléments de la lecture et la récitation du catéchisme ; les plus avancés seuls commençaient à écrire. Si le petit Hermann y apprit quelque chose, ce fut bientôt oublié ; et à douze ans il commissionnait pour son père de village en village, complètement ignorant de ce qui s'enseignait à l'école.

Mais l'enfant avait une intelligence éveillée, un remarquable esprit d'observation, un goût passionné pour l'étude, et il s'instruisait lui-même, tout en gagnant péniblement son pain. Son père le chargeait d'aller vendre ou acheter dans les diverses bourgades du pays. Souvent muni de sommes importantes, il fallait qu'il fit le compte de son argent ; c'est ainsi qu'il apprit à calculer ; en même temps il s'accoutumait à distinguer les qualités des diverses espèces de denrées ; puis il herborisait le long de son chemin, et se familiarisait avec les caractères et les noms des plantes les plus utiles. Le jeune Hermann avait aussi ce vif sentiment des beautés de la nature, si rare parmi ceux auxquels la nécessité de gagner leur vie chaque jour ne laisse guère de véritables loisirs ; à son admiration

pour les sites de son beau pays<sup>1</sup> s'associait une piété vive et sincère, qu'il avait pour ainsi dire sucée avec le lait maternel, et qui au milieu de ses occupations mercantiles se développait de plus en plus dans son cœur simple, pur et aimant.

Hermann Krusi avait dix-huit ans lorsqu'une rencontre fortuite vint le lancer dans la carrière de l'enseignement, à laquelle il n'aurait jamais pensé, mais pour laquelle il était éminemment doué. Ici nous le laisserons parler, car c'est de sa bouche même que nous avons entendu le récit de cet épisode :

« Par une brûlante journée d'été, je revenais de Trogen, traversant la montagne du Gæbris avec une lourde charge de fil de la maison Zellwegger ; et ce fut précisément à l'endroit où la direction du chemin change que changea la direction de mes pensées et de ma vie. Parvenu au sommet du sentier, j'avais posé ma charge pour essuyer la sueur de mon front, lorsque je fus rencontré par une de mes connaissances, M. Gruber, alors trésorier de l'Etat.

» — Il fait chaud, Hermann, me dit-il.

» — Oui, très chaud.

<sup>1</sup> Pour en avoir une vue d'ensemble, il suffit de gravir le Gæbris, qui s'élève au nord du village de Gais. Une petite heure de montée vous conduit au sommet. A cette hauteur, on voit s'aplanir les collines et les bouquets de bois qui entrecourent le pays ; on aperçoit les nombreux villages qui étalent dans de vastes pelouses leurs grandes maisons en bois sculpté, aux formes variées, peintes avec soin en couleurs claires, et surmontées du grand clocher rouge de la paroisse ; la vue s'étend ainsi du côté du sud jusqu'aux montagnes d'Appenzel intérieur, resté catholique tandis que les Rhodes extérieures embrassaient la réforme et formaient un demi-canton séparé. Les glaciers du Sentis couronnent et terminent ce côté du tableau.

A l'est, les regards plongent dans le Rheinthal, où le Rhin serpente comme un ruban d'argent ; au delà sont les Alpes autrichiennes du Vorarlberg. Au nord on domine la plaine de Thurgovie, toute plantée de beaux arbres qui en font un immense verger borné par le lac de Constance, au delà duquel la vue s'arrête aux montagnes de la forêt Noire.

» — Comme le maître d'école, Hoerlen, quitte Gais, tu pourrais peut-être gagner ton pain moins péniblement. N'aimerais-tu pas te présenter pour cette place ?

» — Il n'est pas seulement question de ce que j'aime-rai ; un maître d'école doit avoir des connaissances qui me manquent entièrement.

» — Ce qu'un maître d'école chez nous peut et doit savoir, à ton âge tu l'apprendrais facilement.

» — Mais où et comment ? je n'y vois aucune possibilité.

» — Si tu en as envie, les moyens se trouveront bien ; pense-y et ne tarde pas.

» Sur ce, il me quitta.

» J'avais beau chercher et réfléchir, la lumière ne se faisait pas pour moi. Néanmoins je descendis rapidement la montagne sentant à peine ma charge.

» Mon ami Sonderegger me procura un seul modèle d'écriture fait par un habile calligraphe d'Altstätten, et je le copiai plus de cent fois ; ce fut ma seule préparation. Néanmoins je me fis inscrire, mais sans grand espoir de réussir.

» Nous n'étions que deux concurrents. La principale épreuve consistait à écrire l'oraison dominicale ; j'y mis tous mes soins.

» J'avais bien remarqué qu'on employait çà et là des majuscules, mais j'en ignorais la règle<sup>1</sup> et je les prenais pour un ornement. Aussi distribuai-je les miennes d'une manière symétrique, en sorte qu'il s'en trouvait même au milieu des mots. Au fait nous ne savions rien ni l'un ni l'autre.

» Quand l'examen fut apprécié, on me fit appeler et le capitaine Schœpfer m'annonça que les examinateurs nous avaient trouvés faibles tous deux, que mon concurrent lisait mieux, mais que mon écriture était meilleure ; que, n'ayant que dix-huit ans, tandis que l'autre en avait quarante, je pourrais mieux que lui acquérir les connaissances nécessaires ; que d'ailleurs ma chambre, plus grande que celle de l'autre postulant, conve-

<sup>1</sup> En allemand on écrit les substantifs avec une initiale majuscule.

nait mieux pour tenir l'école ; et qu'enfin j'étais nommé à la place vacante. »

Alors on enleva de la chambre de Krusi quelques vieux meubles qui l'encombraient et l'on réussit à y faire entrer les cent enfants de la paroisse. C'était en 1793.

Voilà donc Hermann Krusi avec une centaine d'enfants dans sa chambre, fort embarrassé pour les maintenir en ordre, pour les occuper et les instruire. Un autre à sa place aurait cherché à se rappeler ce qui se faisait à l'école où il avait été jadis, ne songeant qu'à copier son ancien maître. Il n'en fit rien.

Ce qui l'avait séduit dans cette nouvelle carrière, c'était moins le très faible traitement de l'instituteur, que le moyen de satisfaire sa passion pour l'étude ; il savait qu'il avait beaucoup à apprendre, et au lieu de chercher à professer devant ses écoliers, il se mit à apprendre avec eux.

Il fut puissamment secondé par le pasteur M. Schiess, qui, lui aussi, frappé des vices de l'ancienne routine des écoles, cherchait de nouvelles voies pour l'enseignement élémentaire. Ce digne homme aida lui-même Krusi à diriger l'école pendant les huit premières semaines. Les enfants furent divisés en trois classes qu'on s'efforçait de tenir constamment occupées. Un nouveau livre de lecture venait d'être introduit dans l'école ; il contenait des récits bibliques, des notions de géographie et d'histoire naturelle ; les enfants étaient interrogés sur ce qu'ils avaient lu, on voulait s'assurer qu'ils avaient bien compris.

Krusi travaillait énormément ; il se trouvait heureux dans sa nouvelle position, d'abord parce qu'il s'instruisait, mais surtout parce qu'il aimait réellement les enfants ; il voulait non seulement leur bien pour l'avenir, mais aussi leur contentement actuel ; il savait combien l'activité leur est nécessaire, et mettait tous

ses soins à ne pas leur laisser un moment d'ennui. Parmi les exercices très variés de la classe, il ne craignait point d'introduire le récit de ses propres expériences, de celles par lesquelles il s'était instruit lui-même, quelquefois à ses dépens, dans ces connaissances usuelles qui s'appliquent à la vie ordinaire du peuple de la contrée; il leur parlait donc souvent du tissage ou des bestiaux, des plantes ou des marchandises, au grand plaisir des enfants, tout étonnés d'apprendre à l'école les choses qui les intéressaient le plus.

Un pareil changement dans les habitudes scolaires ne pouvait pas être compris et approuvé de tous; aussi trouva-t-il des adversaires dans la population du pays. Cette opposition devint plus forte encore après la révolution de 1798. Krusi se montra favorable au nouveau régime, parce qu'il le croyait, plus que l'ancien, propre à développer le travail populaire et les progrès de l'instruction publique; il s'aliéna ainsi plusieurs de ceux qui restaient attachés à l'ancien ordre de choses.

C'est alors qu'une nouvelle carrière vint s'offrir à son activité, grâce à un concours de circonstances que nous devons exposer brièvement.

Vers la fin du siècle dernier, le célèbre établissement pédagogique dirigé par Salzmann à Schnepfenthal avait formé plusieurs disciples de mérite, remplis de zèle pour la réforme et les progrès de l'instruction publique. Parmi ceux-ci se trouvait un jeune Suisse nommé Fischer qui, après avoir terminé ses études théologiques, obtint une place de ministre suffragant. Mais à la révolution de 1798, il renonça à son poste pour venir occuper celui de secrétaire au ministère des arts et des sciences au nouveau gouvernement helvétique.

Fischer avait, comme Pestalozzi, des vues élevées,

généreuses et patriotiques; comme lui il sentait le besoin de relever les écoles de la Suisse; mais c'était par la fondation d'une école normale qu'il cherchait à atteindre son but, tandis que Pestalozzi voulait d'abord appliquer sa doctrine à l'éducation des enfants pauvres.

Le plan de Fischer était aussi celui du ministre Stapfer; celui-ci le fit approuver par le gouvernement. Mais l'état des finances ne permettait pas d'entreprendre cette fondation; on promit seulement à Fischer de l'appuyer s'il parvenait à fonder une école normale, en lui donnant l'espoir que plus tard elle pourrait devenir institution de l'Etat.

Pour l'exécution de ses plans, Fischer avait choisi le château de Berthoud, et le gouvernement en avait mis une partie à sa disposition. Le futur directeur alla s'y installer; bien reçu par les habitants de Berthoud, il fut chargé de réorganiser et de diriger leurs écoles, et il s'en occupa avec zèle, en attendant les moyens de fonder son école normale.

On était en automne 1799; des désastres, semblables à celui de l'année précédente à Stanz, venaient de ruiner la Suisse orientale; la guerre que les Français y soutenaient contre les Autrichiens et les Russes avait détruit toutes les ressources. Une horrible famine régnait surtout dans les contrées de la Linth et du Sentis, où des centaines de mères n'avaient plus un morceau de pain à donner à leurs enfants. Les habitants des contrées suisses épargnées par ce fléau furent émues de compassion, ils firent venir chez eux, ils soignèrent, ils élevèrent les malheureux enfants de leurs compatriotes ruinés.

Fischer fut à Berthoud l'instigateur de cette œuvre de généreuse confraternité; il trouva tant de sympathie autour de lui, qu'au mois de décembre il put écrire à son ami Steinmüller, de Glaris, alors pasteur

à Gais, pour lui demander une trentaine d'enfants pauvres qu'il se chargeait de bien placer; il désirait qu'ils fussent accompagnés par un jeune homme capable de les diriger et ayant du goût pour l'enseignement; lui, Fischer, promettait de le former et de l'instruire de manière à en faire un bon instituteur.

Dès les premiers jours de 1800, Steinmüller se rendit à Glaris, son pays; c'était la contrée qui avait le plus souffert. Mais déjà quatre-vingts pauvres enfants de ce canton avaient été expédiés, et, par les soins de la Société littéraire de Berne, placés dans le pays de Vaud, alors canton du Léman, au grand chagrin de plusieurs Glaronnais qui considéraient les Vaudois comme ayant causé tous les malheurs de la patrie en appelant les Français.

Revenu à Gais, Steinmüller annonça à ses paroissiens qu'il pouvait placer quelques enfants dans des familles du canton de Berne, qui en prendraient le plus grand soin; et telle était alors la misère qui régnait dans la contrée, que dès le premier jour on lui en proposa quarante.

C'est sur Krusi que le pasteur jeta les yeux pour accompagner les jeunes émigrants; il lui exposa l'avantage qu'il aurait d'être instruit par Fischer, peut-être aussi par Pestalozzi. Bien que ce dernier fût déjà très célèbre, le jeune instituteur n'avait jamais entendu parler de lui; néanmoins il accepta avec empressement, plein du désir de pousser plus loin son instruction et ses talents pour l'enseignement.

Voici comment le pasteur Steinmüller parle de Krusi dans la lettre qu'il écrivit à Fischer, le 16 janvier 1800 :

« J'ai trouvé un homme comme je le désirais, et j'espère qu'il répondra aussi à vos désirs. Il a vingt-quatre ans, il ne possède que ce qu'il gagne chaque jour; il est plein de bonne volonté, docile et actif; il a, pour la carrière de maître d'école des connaissances prélimi-

naires qui ne sont pas sans importance, et un ardent amour pour cette profession; il parviendra certainement à quelque chose de supérieur; il est bon et d'une stricte moralité. C'est un de mes paroissiens et maîtres d'école, Hermann Krusi, qui désire beaucoup aller auprès de vous, comprenant tout ce qu'il aura à gagner avec vous et avec Pestalozzi. Il pourra revenir ici s'il ne vous convient pas. »

Le 21 janvier 1800, Krusi partit de Gais avec vingt-huit enfants des deux sexes. Il nous a laissé sur ce voyage quelques détails qui montrent que sa petite troupe était accueillie à chaque étape avec sympathie :

« A Winterthour, dit-il, pendant qu'on nous donnait des rafraîchissements, survint l'excellent pasteur Hahart qui, après s'être informé du motif de notre voyage, sortit précipitamment, et rentra bientôt avec quelques écus et petites monnaies qu'il avait collectés dans son grand zèle, et qu'il nous remit, accompagnés de ses vœux et de ses bénédictions.

» A Bassersdorf, où nous arrivâmes trop tard, nous fûmes obligés d'aller aux deux auberges; mais les lits y étaient tous occupés à cause de la foire de Zurich, et l'on nous mit dans de grandes chambres couvertes de paille. Le tribunal du district était précisément réuni dans l'auberge; son président fit circuler une assiette pour réunir des offrandes en notre faveur, et nous en apporta le produit avec ses meilleurs vœux pour le succès de notre voyage. »

Le 27 janvier, la petite troupe arriva à Berthoud; les enfants furent placés dans diverses familles des environs; Krusi, logé au château, où demeuraient déjà Fischer et Pestalozzi, allait prendre ses repas chez un bourgeois de la ville.

Cette émigration des enfants pauvres des petits cantons dans d'autres parties de la Suisse est un fait qui caractérise d'une manière bien remarquable cette époque de bouleversement. Si l'on admire le dévoue-

ment qui porta tant de familles à admettre dans leur sein de petits étrangers, on a peine à comprendre une misère qui décida tant de parents à se séparer de ce qu'ils avaient de plus cher. En effet, cette transmission d'enfants prit une grande extension.

Un second convoi de quarante-quatre petits Appenzellois, de dix à quatorze ans, partit au commencement de février 1800. Jean Ramsauer, dont nous avons déjà parlé, en faisait partie, il avait alors dix ans ; dans ses *Mémoires*, il nous a laissé de ce voyage un curieux récit auquel nous empruntons les passages suivants :

« Nous voyagions dans deux chariots ouverts ; à midi et le soir nous prenions nos quartiers, où nous étions reçus et traités plus ou moins bien selon l'opinion politique des habitants. Je remarquai alors que c'était presque toujours les enfants les plus pauvres, les plus négligés et les plus ignorants qui se plaignaient et se lamentaient le plus, tandis que ceux qui avaient connu quelque aisance et reçu quelque éducation supportaient beaucoup mieux les rigueurs de leur position<sup>1</sup>. Notre première couchée fut à Weil, canton de Thurgovie ; il était tard, et nous fûmes obligés de chercher longtemps notre gîte, munis de lanternes et marchant dans une neige épaisse ; je fus logé avec deux autres enfants dans une maison très pauvre ; nous nous couchâmes sans souper, sous un toit qui laissait passer le vent et la neige. A Zurich, qui était plein de troupes étrangères, nous ne trouvâmes d'asile que dans un hôpital, sur de la paille, où la plupart des enfants ne firent que se lamenter toute la nuit et furent malades le lendemain. A Morgenthal, canton de Berne, on ne voulut pas nous recevoir et nous fûmes obligés de faire encore quelques

<sup>1</sup> Les enfants gâtés de familles riches, s'il s'en fût trouvé là, les eussent probablement supportées plus mal encore que les pauvres. — L'observation de Ramsauer montre bien les avantages qu'offrent à l'éducation ces positions heureuses mais modestes, où l'aisance est le fruit du travail. *Aurea mediocritas!*

lieues de nuit, pour aller chercher un gîte, que nous trouvâmes enfin dans une maison de paysan isolée, laquelle était déjà pleine de soldats et de vivandières. La plupart des gens cependant venaient à nous avec compassion et bienveillance. Nous ne pouvions tous assez nous louer de l'accueil amical que nous avions reçu à Lenzbourg où nous fûmes si bien couchés, et à Suhr où nous eûmes un si bon dîner.

» Au bout de huit jours, nous arrivâmes à notre destination ; c'était Oberburg, à une lieue sud de Berthoud. Là, rangés sur la place publique, nous fûmes exposés aux regards des personnes généreuses qui voudraient bien nous adopter. Les gens riches choisissaient les plus jolis enfants, les paysans prenaient les plus robustes et les plus forts. Je fus de ceux que personne ne demanda ; et au nombre de quinze, nous fûmes envoyés à Schluemen, à une lieue ouest de Berthoud. Là, de nouveau mis en rang, nous attendions notre sort, lorsque la bonne dame de Werth, qui voulait se charger de deux enfants, sortit de sa jolie maison pour nous examiner. Tous étaient mornes et silencieux ; moi seul je me retournais gaiement et je m'écriai : *Ah ! je connais l'âge de cette maison !* La date était inscrite au-dessus de la porte. Ma vivacité plut à M<sup>me</sup> de Werth, et elle me prit chez elle avec un de mes camarades. Les autres furent conduits au riche village de Hindelbank. »

Peu de temps après, le même petit pays d'Appenzell expédia un troisième, puis un quatrième convoi d'enfants ; et il en vint aussi, non seulement du canton de Glaris, mais de ceux d'Uri, Schwytz, Unterwald, Zug et Saint-Gall. Ils furent accueillis dans toutes les parties de la Suisse occidentale, depuis Bâle jusqu'à Genève.

Krusi, établi à Berthoud, instruisait les enfants qu'il y avait amenés et qui avaient été recueillis par des particuliers de la ville et des environs. Ceux-ci demandaient quelle finance ils auraient à payer au maître ; la commission d'école répondit :

« L'instituteur Krusi continue à instruire ici les en-

fants de sa commune d'origine comme il le faisait chez lui, et il est disposé à recevoir encore d'autres écoliers. Il percevait chaque mois 30 batz (4 fr. 35 cent.) pour les leçons qu'il donne hors de son école, à la maison de travail. Mais on ne veut pas imposer de nouvelles charges aux parents adoptifs des enfants étrangers ; ceux qui voudront donner une rétribution au maître Krusi en fixeront eux-mêmes le montant. »

Pestalozzi, Fischer et Krusi vivaient tous trois sous le même toit, non seulement en bonne intelligence, mais dans une parfaite union. Pestalozzi et Fischer, bien que leur vues ne fussent pas de tout point les mêmes, s'aimaient, s'estimaient et s'appréciaient très haut l'un l'autre. Mais c'était Fischer qui dirigeait le travail de Krusi par ses leçons, son exemple et ses conseils.

Cependant, les moyens de fonder une école normale n'arrivaient point ; Fischer ne pouvait plus attendre, il accepta une place à Berne où il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie et de pédagogie, et adjoint au conseil d'éducation ; il s'y rendit le 2 avril 1800.

Krusi souffrit d'être privé de son appui ; mais chaque dimanche il allait à Berne, et c'était avec bonheur qu'il recevait les conseils de Fischer, tout en lui rendant compte du travail de la semaine.

Bientôt Fischer tomba malade et mourut. Pestalozzi apporta cette triste nouvelle à Krusi. Puis, il lui proposa la réunion de leurs écoles et de leurs efforts pour entreprendre une œuvre commune.

Krusi accepta sans hésiter, car déjà il avait appris à connaître Pestalozzi, à l'aimer et à apprécier ses vues éducatives qui, sous plusieurs rapports, étaient conformes à la voie qu'il avait dû suivre lui-même pour s'instruire tout seul.

C'est ainsi que Pestalozzi trouva le collaborateur

qu'il lui fallait, c'est-à-dire, un homme plein de cœur, d'intelligence, d'activité et de zèle pour l'enseignement, et en même temps entièrement libre de la routine et des préjugés des anciennes écoles. Krusi différait encore de la plupart des instituteurs en ce qu'il se croyait plus ignorant qu'il ne l'était réellement. Il resta auprès de Pestalozzi jusqu'à la dissolution de l'institut d'Yverdon, enseignant avec beaucoup de succès toutes les branches élémentaires, et se distinguant surtout dans les exercices de langage et d'histoire naturelle.

Ses anciens élèves se rappelleront toujours avec bonheur et avec affection cet excellent homme, sa belle figure patriarcale, au front haut et découvert, aux cheveux bouclés derrière la tête, aux yeux intelligents sans malice, et surtout sa constante expression de douceur, de simplicité et de haute bienveillance. C'était lui surtout qu'on aimait avoir pour guide dans les promenades et dans les courses de montagnes ; et quand nous n'étions que de petits et faibles enfants, il nous soignait pendant ces excursions, non pas seulement comme un père, mais avec la délicatesse et les attentions minutieuses d'une véritable mère.

Krusi avait épousé à Yverdon une charmante et digne sous-maîtresse de l'institut de jeunes filles, dirigé par M. et M<sup>me</sup> Niederer. A la chute de l'établissement de Pestalozzi, il rentra dans son pays et fut chargé de la direction, d'abord de l'école cantonale à Trogen, puis de l'école normale à Gais. C'est là que nous avons eu le bonheur de retrouver notre ancien maître et de passer huit jours chez lui, en octobre 1837.

Il avait acquis une grande maison située au-dessus du village et au pied du Gäbris ; il en occupait le premier étage avec sa famille ; au second était une pension de jeunes filles dirigée par sa fille aînée, élève de M<sup>me</sup> Niederer ; au rez-de-chaussée la salle d'école des

élèves-régents logés dans le village, et à côté une école primaire modèle, dans laquelle Krusi instruisait des enfants dont les grand'mères avaient été ses écolières quarante-quatre ans auparavant. Krusi avait alors soixante-deux ans ; il y avait vingt ans que nous l'avions quitté, et il avait peu changé ; son activité paraissait toujours la même. Dans les leçons, dans les jeux, dans les promenades, dans les chants et à la prière, c'était sa bonté, son ardeur et sa douce piété qui animaient toute la maison et qui y faisaient régner l'harmonie, la joie, la ferveur et un travail assidu.

## CHAPITRE XI

**Pestalozzi, chef d'institut à Berthoud.**

Pestalozzi et Krusi réunissent leurs écoles au château de Berthoud ; Tobler, Buss et Naef viennent se joindre à eux ; appréciation du nouvel institut par la *Société des amis de l'éducation* ; grand succès de l'institut ; sa réputation à l'étranger ; ses visiteurs marquants ; le gouvernement le fait examiner par une commission ; rapport officiel du doyen Ith ; le petit conseil décide de l'ériger en école normale suisse ; contre-révolution en Suisse ; Pestalozzi député à la *consulta* à Paris ; Bonaparte et la méthode Pestalozzi ; le gouvernement bernois reprend à Pestalozzi le château de Berthoud ; l'institut transféré à Munchenbuchsee, puis à Yverdon.

Pestalozzi avait trouvé Krusi ; enfin il avait à ses côtés un homme qui comprenait et adoptait ses idées, qui, plein de zèle pour le seconder en suivant ses conseils, avait précisément le savoir-faire et les forces qui lui manquaient à lui-même ; il était sauvé.

Pour réunir les pauvres réfugiés d'Appenzell aux enfants que des familles aisées de Berthoud avaient confiés à Pestalozzi, il fallait plus de place que celui-ci n'en avait eu jusqu'alors dans sa chambre d'école. Grâce aux efforts de Stapfer, le conseil exécutif, par décision du 23 juillet 1800, abandonna gratuitement à Pestalozzi toute la place nécessaire dans le château de Berthoud, quatre toises de bois, et une portion du jardin pour y cultiver des légumes.